

bataille du XXI^e siècle. Mais nul ne sait si elle haussera le ton face à Moscou, ni si elle osera aller jusqu'au conflit avec Pékin. Si Donald Trump, qui ne cache pas une certaine fascination pour les dictateurs, retourne à la Maison-Blanche, l'avenir est encore plus incertain. « Dans son entourage, certains pensent que l'Amérique n'a aucun intérêt à défendre l'Ukraine et qu'il faut arrêter d'aider ce pays. Mais d'autres, comme Mike Pompeo et Robert O'Brien [NDLR : ex-secrétaires d'Etat et conseillers à la Sécurité], savent qu'il ne faut pas laisser la victoire à Poutine », résume John E. Herbst. Si Trump s'entoure des extrémistes du Parti républicain, son comeback ouvrira une ère sombre. « Il pourrait faire de l'Amérique une nation isolationniste, comme au XIX^e siècle : il quitterait les organisations internationales (Otan, Organisation mondiale du commerce...) et romprait ses alliances asiatiques ; cela conduirait au chaos », s'inquiète, à Washington, Jacob Heilbrunn, qui dirige la revue de géopolitique *The National Interest*.

Nous n'en sommes pas là. Pour l'instant, les Etats-Unis conservent quantité d'atouts. « L'économie se porte bien, le pays a des ressources naturelles et il n'est pas menacé à ses frontières, rassure Heilbrunn. Si l'Amérique agit rationnellement, elle pourrait même connaître un âge d'or. » D'autant que son principal rival ne manque pas de faiblesses : la Chine n'a pas mené de guerre depuis 1979, son économie ralentit et sa démographie recule (tout comme celle de la Russie). « Les Etats-Unis conserveront encore pendant dix ou vingt ans une longueur d'avance, car la Chine n'est, pour l'instant, qu'une puissance militaire régionale, prédit Charles Kupchan. Mais après, ils ne seront sans doute plus la seule puissance dominante. »

Enterrer dès à présent l'Oncle Sam paraît quoi qu'il en soit un rien prématuré. Ceux qui l'ont fait par le passé se sont régulièrement trompés. « Dans les années 1970, en pleine guerre du Vietnam et pendant les révoltes sociales, Raymond Aron, que pourtant j'admire, pronostiquait déjà le déclin imminent de l'empire américain... », sourit Eliot A. Cohen. Cinquante ans plus tard, les quatre pays de l'axe antiaméricain font tout pour que la prophétie d'Aron se réalise. Mais, ils auraient tort de sous-estimer l'Amérique. *

Défense

La Silicon Valley au service de la guerre

Le Pentagone dispose d'un atout considérable avec la tech américaine. Mais réticences antimilitaristes et bureaucratie compliquent la donne.

Une coupe mulet, une barbichette, un bermuda, une chemisette hawaïenne et des tongs. Palmer Luckey, 32 ans, ne correspond pas à l'image que l'on se fait d'un marchand d'armes. Après avoir bricolé des prototypes dans le garage de ses parents, ce petit génie de l'électronique a fondé Oculus, entreprise pionnière des casques de réalité virtuelle. Sa revente pour 2 milliards de dollars à Facebook lui a permis de lancer en 2017 une start-up spécialisée dans l'armement, Anduril. Palmer Luckey et sa société sont aujourd'hui le symbole des fiançailles entre la Silicon Valley et la défense américaine. A l'heure des promesses offertes par l'intelligence artificielle (IA), le Pentagone compte sur les innovateurs de la tech, leurs logiciels et leur agilité pour rester à l'avant-garde des armées de la planète. Et de plus en plus, ces sociétés voient d'un bon œil une coopération qui leur rapporte des milliards de dollars, au-delà de leurs activités civiles, et participe à renforcer la sécurité nationale.

Anduril ambitionne ainsi de faire avec les armes autonomes, en particulier les drones, ce que Tesla a fait avec les voitures :

révolutionner les habitudes industrielles pour produire vite, en bousculant des poids lourds de l'armement (Lockheed Martin, Boeing, RTX, Northrop Grumman et General Dynamics), et ceci grâce à des logiciels mis à jour en permanence. « Certaines technologies américaines sont très mauvaises, elles sont également extrêmement chères et pas nécessairement adaptées aux types de conflits que nous allons voir dans le futur », clame Luckey. Ses armes se veulent moins chères que celles de la concurrence.

Pour les innovations de rupture, l'armée américaine dispose déjà de la Darpa. Cette agence de recherche est notamment à l'origine du GPS, d'Internet et, plus récemment, de véhicules autonomes. « Son approche est radicalement différente du modèle bureaucratique des appels à projets que nous connaissons en Europe, analyse André Loeseckrug-Pietri, président de la Joint European Disruptive Initiative (JEDI, précurseur d'une agence européenne sur le modèle de la Darpa). Ses 75 scientifiques et experts technologiques ont une liberté totale pour repousser les frontières et leur



La start-up Anduril veut révolutionner les armes autonomes, telles que les drones.

► mandat de deux ans renouvelable une seule fois poussé à l'audace et aux approches les plus novatrices. »

Parallèlement, les forces américaines sont engagées dans une accélération du développement de leurs capacités pour ne pas se faire distancer par les Chinois. Pour accompagner le mouvement, « elles ont ressenti le besoin de ne pas se limiter aux fournisseurs habituels et aux solutions internes en matière de défense, en sollicitant bien plus Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft », souligne Philippe Gros, chercheur à la Fondation pour la recherche stratégique. Tous fournissent des services de cloud [stockage de données] aux armées.

La participation à des projets plus opérationnels ne va pas sans résistance. Au printemps 2018, plusieurs milliers de ses employés ont pris Google au mot en lui rappelant sa devise : « *Don't be evil* » (« Ne pas être l'artisan du mal »). Sous leur pression, la firme californienne a renoncé à un contrat avec le Pentagone, le projet Maven. Celui-ci prévoyait de recourir aux IA développées par Google pour mieux distinguer les personnes et les objets dans les vidéos captées par les drones militaires.

Pour être au plus près des écosystèmes de la high-tech, le ministère de la Défense peut néanmoins s'appuyer, depuis une décennie, sur sa *Defence Innovation Unit* (DIU), dont s'est inspirée la France pour lancer son Agence de l'innovation de défense. Basée au cœur de la Silicon Valley, la DIU sert d'interface avec les start-up commerciales qui disposent de technologies duales, d'intérêt aussi bien civil que militaire. Parmi ses succès : Jigsaw, un outil numérique de rationalisation de la planification du ravitaillement en vol qui a permis de faire d'importantes économies.

« L'avenir, ce sont des mises à jour quotidiennes dans les systèmes, et non plus une durée d'un an pour l'homologation d'un logiciel », explique le Franco-Américain Nicolas Chaillan, responsable des logiciels de l'US Air Force de 2018 à 2021. Mais celui-ci s'inquiète : « Il y a encore trop de gaspillage d'argent et de temps au Pentagone. La bureaucratie freine l'innovation susceptible de faire la différence avec une Chine en avance sur certaines technologies comme l'IA ou l'hypersonique. » Un fossé que seul le savoir-faire de la tech peut combler. ✱

CLÉMENT DANIEZ



Les dirigeants des Brics ont ébauché une nouvelle architecture financière mondiale.

Monnaie

La bataille de la Chine contre le roi dollar

Le billet vert reste un instrument essentiel de la puissance américaine. Mais Pékin organise la contre-attaque.

Il y a d'abord le lieu. Symbolique. Kazan, la capitale du Tatarstan, vitrine de la Russie poutinienne, les eaux glacées de la Volga en toile de fond. Et puis la liste des invités de Vladimir Poutine : le président chinois Xi Jinping, l'Indien Narendra Modi, le Turc Recep Tayyip Erdogan, l'Iranien Massoud Pezeshkian. En tout, une vingtaine de chefs d'Etat, réunis l'espace de trois jours – du 22 au 24 octobre – pour le traditionnel sommet des Brics. Une photo de famille clinquante pour immortaliser cette rencontre informelle entre des dirigeants de pays que l'on peut de moins en moins qualifier d'« émergents ». A eux tous, ils pèsent près de 30 % du PIB mondial. Leur point commun ? Au mieux, un agacement face à « l'impérialisme occidental ». Au pire, une détestation de la démocratie. Leur guerre n'est pas seulement géopolitique ou militaire. Elle est aussi économique avec pour cible le dollar, instrument de la puissance américaine.

L'angle d'attaque n'est pas nouveau. Depuis 1971 et l'enterrement des accords de Bretton Woods, qui marque la fin de la convertibilité en or du dollar, les pythies se sont succédé pour prédire la chute du billet vert. Après tout, la forteresse

américaine allait bien finir par tomber, puisque au fil des décennies le poids de l'Amérique dans la production mondiale s'érodait, passant de près de 27 % au début des années 1970 à un peu moins de 16 % aujourd'hui. Dans les années 1980, le yen a été vu, un temps, comme un challenger possible alors que le Japon achetait tout Hollywood. Puis, au tournant des années 2000, certains ont imaginé que le jeune euro pourrait ravir au billet vert sa couronne de monnaie de réserve internationale. Sauf qu'une devise sans Etat, c'est un peu comme un poulet sans tête. Aujourd'hui, la Chine rêve, elle aussi, de faire jeu égal avec les Etats-Unis. « Lentement, une forme de zone yuan est en train de se dessiner en Asie du Sud alors que certaines devises de la région comme le baht thaïlandais ou le ringgit malaisien suivent désormais davantage les soubresauts de la devise chinoise que ceux du billet vert », remarque Stéphane Déo, économiste et investisseur chez Eleva Capital. Depuis 2018, une Bourse du pétrole a aussi vu le jour à Shanghai où l'or noir est coté en yuan. Mais les volumes échangés restent lilliputiens. « La force d'une monnaie réside dans la confiance qu'elle inspire.